

---

## Éditorial

Jean-Paul Jacob

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/archeopages/252>

DOI : 10.4000/archeopages.252

ISSN : 2269-9872

### Éditeur

INRAP - Institut national de recherches archéologiques préventives

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2013

Pagination : 2-3

ISSN : 1622-8545

### Référence électronique

Jean-Paul Jacob, « Éditorial », *Archéopages* [En ligne], 35 | 10/2012, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 02 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archeopages/252> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archeopages.252>

---

© Inrap







Dans les inhumations des <sup>VI</sup> et <sup>IV</sup> siècles avant notre ère du nord de la Gaule, l'espèce déposée le plus fréquemment est le porc (*Sus domesticus*). Les morceaux déposés sont en connexion plus ou moins stricte dans la majorité des cas. Les os sont toujours entiers et les traces de découpe inexistantes (à l'exception des têtes systématiquement coupées en deux dans un plan sagittal). Dans le cas de plusieurs ensembles anatomiques d'une même espèce, comme ici dans une tombe de la nécropole de Bucy-le-Long « la Héronnière », on peut avoir l'illusion d'un corps complet déposé, disposition que l'on associe à une mise en scène volontaire de l'offrande animale.

# ÉDITORIAL

Jean-Paul Jacob

Président de l'Inrap

Une étude récente évalue respectivement à douze et dix millions le nombre de chats et de chiens en France. Cet engouement pour les animaux de compagnie puise ses racines bien loin dans le passé, faisant surgir des images qui pourraient se multiplier à l'infini : la révolution néolithique et les débuts de la domestication, ces jeunes gallo-romains représentés sur les stèles funéraires avec leurs animaux préférés, le chasseur et son chien et – pourquoi pas ? – les huit cavaliers gaulois inhumés avec leurs chevaux au pied de l'*oppidum* de Gondole dans le Puy-de-Dôme.

Mais peut-être, au-delà des animaux de compagnie, a-t-on tendance à oublier (est-ce notre inconscient ?) tous ces animaux avec lesquels nous vivons en les subissant, au premier rang desquels les rongeurs. Ainsi, l'homme a dû faire preuve d'imagination pour mettre à l'abri ses provisions. Les greniers aériens dont on retrouve régulièrement les traces dès la Protohistoire utilisaient des systèmes d'isolation, à l'instar de ce que l'on peut encore voir dans le Valais pour éviter que rats, souris, mulots... n'accèdent aux précieuses denrées. Les dispositifs inventés pour interdire aux rongeurs l'accès des réserves apparaissent en même temps que la présence des chats sur les sites du Proche-Orient, mais plus tôt en Europe. La domestication de cet animal est d'ailleurs l'une des premières : on trouve un squelette de chat dans une tombe à Chypre datée de 7 500-7 000 avant notre ère, mais d'autres éléments, trouvés sur l'île par l'équipe de Jean Guilaine et Jean-Denis Vigne, montrent qu'il y a été introduit vers 8 600-8 800.

Se pose aussi la question de savoir ce qu'il en est des rapports de l'homme avec l'animal avant le Néolithique. Les chasseurs-cueilleurs, par définition, n'ont pas domestiqué d'animaux, mais ils ont pu en apprivoiser, à l'instar de ce que l'on peut encore voir dans certains groupes humains de la forêt amazonienne, y compris en Guyane, où de jeunes singes, des paresseux ou des oiseaux sont capturés et servent d'animaux de compagnie et, pour certaines espèces d'oiseaux, plus prosaïquement, de réserve de plumes pour la confection des parures. Sans aller aussi loin, quel jeune campagnard n'a pas élevé un corbeau, une pie ? J'ai personnellement connu des renards et des sangliers apprivoisés ! Quant à notre chien, on s'accorde désormais sur le fait qu'il fut le premier animal domestique. La domestication

du loup a été accomplie pour la chasse, et probablement pour la protection, dès le Tardiglaciaire, à partir de 16 000-15 000 avant notre ère. D'autres animaux, *a priori* sauvages sont apprivoisés et vivent avec l'homme pour servir d'appâts dans certains types de chasse (au brame, à la palombe ou au canard par exemple), mais je ne reviendrai pas ici sur ce qui a déjà été publié dans le numéro 28 d'*Archéopages* consacré à la chasse.

Si notre bœuf actuel et les différentes races bovines, qui font la richesse génétique et la fierté de nos campagnes, descendent toutes de lignées domestiquées au Proche-Orient – sans que l'aurochs autochtone ait contribué de façon significative à leur création – en revanche, les cochons résultent de la domestication de lignées européennes. C'est dire combien est délicate la question cruciale pour un archéologue, qui n'a à sa disposition que des ossements et des statistiques, de savoir à quel moment ces animaux peuvent être considérés comme domestiqués, c'est-à-dire se reproduisant régulièrement en captivité et permettant ainsi à l'homme de prélever sur le troupeau la part nécessaire à sa nourriture ou encore d'en utiliser régulièrement la toison, le lait et, qui sait peut-être, comme les Himbas de Namibie, le sang, sans pour autant donner la mort à l'animal.

Le débat et les articles de cette livraison d'*Archéopages* nous aident à affûter notre regard afin d'aller encore plus avant dans la connaissance des liens qui, au cours des millénaires, se sont tissés, voulus ou subis, entre l'homme et l'animal. Cette connaissance est précieuse à l'heure où disparaissent progressivement les dernières pratiques traditionnelles de l'élevage en Europe, lointaines héritières du Néolithique : bergers transhumants du Midi ou éleveurs laitiers de Normandie... pour ne prendre que ces deux exemples. Pratiques dans lesquelles la prégnance du rapport de l'homme à l'animal inscrit par définition l'éleveur dans la très longue durée. Cette connaissance est aussi indispensable pour penser les nouveaux usages de l'animal dans la médecine et la biologie, dont les technologies et l'éthique évoluent de façon aussi rapide que les infinies possibilités ouvertes par la manipulation génétique, donnant naissance à des chimères parfois nécessaires.